

# LANCÉ À TOUTE VITESSE

NICOLAÏ

(*TERRE*)

Je suis lancé à toute vitesse dans l'escalier de secours. En bas, je tombe sur Didier Balançay.

En passant au *Couvent des Oiseaux* (il est très tôt, le temps est clair, le ciel est sans angoisse), je laisse mon adresse à Nadine. Je me rends compte que *ma tête est nue* de m'être tondu, je sens la fraîcheur de la saison dans la nuque ! J'aurais préféré manger les rails que d'être obligé de passer par la circulation, mais je biaise vite en coupant à travers la cité ouvrière. Une élève du collège, figée sans doute d'être surprise devant chez elle, me salue d'une façon rapide et timide, referme à toute vitesse la porte et me plante là en rentrant chez elle.

Ensuite, toujours dans le trajet vers la Gare, la route est directe jusqu'à la mairie, puis à la caserne des pompiers, et en face jusqu'à la plongée dans le lit d'Odile au lit rond, prof de musique nietszchéenne, dame viennoise très vive, d'une gaieté affirmative et bondissante, d'une "scienza aux scintillements très aigus", excellente pianiste. Elle habite le château de Négrepelisse.

Un bon coup bien logé prolonge le matin plus que de coutume, dans sa petite maison face à la caserne des pompiers.

« Mon partenaire habituel est bien plus âgé, et beaucoup moins "fort". »

Elle oublie gentiment de me dire qu'elle fréquente aussi des Gitans de la tribu de l'Ourcq que je connais, et qui sont un peu mieux membrés que son papi.

Puis je me rends à la gare pour le train de nuit. Le matin était tellement long que j'ai remis les cartes et rejoué tout le jour avec Odile.

*Il y a juste une veilleuse* dans le compartiment où je somnole.

Une jeune fille à lunettes d'un gabarit musclé entr'ouvre la porte, demande s'il reste une place, et s'installe sans hésiter contre moi. Elle couvre ses jambes et sa poitrine avec son grand manteau de fourrure et me recouvre du même coup. Elle est américaine et nous commençons un dialogue franco-hispano-américain sur mon boulot, ma vie, etc.

« My name is Debbie Rogger. Je suis étudiante en sciences nucléaires au Massachussets, j'ai séjourné en England quelque temps, et je me rends en vacances a Madrid rejoindre mon father qui est un very big exportateur mondial de pigs, de porcos. Et toi ?

— Je suis à la traîne, quoi !

— Tu tienes una novia ?

— No. I nose what you mean...

— D'habitude je vis à New York. A veces en Francia. Et ton travail ?

— De la photo de naked body. Des cunts surtout.

- Mal entendido... Quelle parte de heu... nakedless heu foto vouas aimez, sur la corps ?  
 — Celle-ci ! (et je glisse ma main droite sous son manteau en fourrure). Your nooky, your beaver, your snatch, your sticky, Debbie !  
 — Woawh ! Et ceci, c'est quoi (elle me tâte) ? The lusting cock !  
 — J'ai envie de pisser !  
 — Pisser ? C'est quoi ?  
 — In like a dog... out like a tongue. Umppfff !  
 — Alright, start pissin' an' dont turn around ! »

La chose se fait *glissando*, au milieu du groupe totalement endormi. Après nous avoir recouverts tous deux de son manteau, elle a complètement verrouillé la porte sur le couloir, et elle en profite ensuite pour éteindre la veilleuse plafonnière. Puis sa main file sans hésiter vers mon entre-jambe après en avoir tâté le relief tout à l'heure, baisse la fermeture Éclair sans bruit, saisit le bout déjà dur, et le branle tant que je deviens furieux.

Après une première menue giclée de “décharge du cap”, elle s'essuie lentement avec discrétion la main contre sa doublure sienne très clair de satin, tandis que je lui fais signe de me rejoindre dehors.

Dans le couloir, fumant adossé à la cloison des compartiments, un soldat observe en passant l'insistance de ma tige qui réclame à sortir et surtend les tissus, lorsque nous passons devant lui.

« Oh ! C'est Andy Hard-On-Ân' ! »

Toujours souriante, elle rentre avec moi dans les toilettes, large face épanouie, arrache aussitôt son collant et son slip, et j'arrive à surmonter le ridicule de mes jambes nues en chaussettes et en mocassins avec la disproportion hirsute du sexe.

C'est vite fait, à cheval sur les chiottes, pour moi, le gland brûlant, mais pas pour elle qui en redemande et râle éperdûment !

« Hump me hard Nicolay ! HI ! YA ! MY HUNGRY CUUUNT ! Its nice to have you sucking my paps again ! Gnaw my sagging cunt lips, Nicolay ! You chew nice ! Oh ! Fuck me ! NOW !

— Feel it twist ! Feel it shout ! Feel it churn ! Feel it out, Debbie Cunt ! »

Je suis obligé de la baillonner avec la main pour étouffer ses cris et elle me mord la paume, suant de douleur à l'arrêt intermédiaire du train, alors que de nouveaux chieurs pressés, qui viennent d'embarquer, tambourinent à la porte (sûrement à la suite d'une “dénonciation” du trouffion).

« I'm stuck at high speed !! Like a rabbit ! » je lui lâche.

« No ! A harvester and a lion ! »

Nous revenons à nos places sous des regards goguenards.

Dans le compartiment, une jeune Espagnole revenue d'un enterrement français et qui repart chez elle nous fixe sans arrêt avec insistance, et dit tout bas “mi concha es el lugar del bosque” alors que Debbie essaie de nouveau regardless of feeling then mais en vain, de glisser la main.

Bientôt c'est le jeune Volodia, qui répond toujours avec aisance et sûr de lui, qui se joint à nous dans la cabine, silencieux, après nous avoir adressé un sourire, la tête contre la fenêtre. Il est heureux de retrouver Bordeaux.

Arrivé en bout de quai, immédiatement à la descente du train, je me précipite dans un photomaton pour un portrait avec ma bite raide et poisseuse, mal réveillé, non rasé, pas coiffé, les poils du cul collants, la bouche pâteuse, esquissant une grimace avec *ce muscle élévateur commun interne plat qui relie la mâchoire au nez et que j'ai été surpris de découvrir voilà quelque temps.*

N'oubliant pas les roses au bout du quai, je les donne avec une photo à Debbie à qui je la dédicace : "À la Madone des slippés !" Puis je vais pour la photographe à son tour dans un des salons boisés de la gare. On allume le salon pour nous seuls.

(Serait-ce qu'on ne donnerait qu'à ne pouvoir plus prendre ?

Si j'écris un jour, ce ne sera vraiment que quand je ne pourrai plus jouer & photographe. Un poem of the End four evening in a row with a bridge in the distance.

"Prendre son pied" : je pense à ces yogis qui se le coincent derrière la tête. *(Eilletts, orchidées, æconomie, hymen...)*

Je croise Véronique, lycéenne en première année technique près de l'École de Santé Navale ; elle tient à me conduire dans la loge de ses parents qui sont gardiens, pour que je compare avec celle des miens dans laquelle j'ai vécu, à Sainte-Monique, puis d'immeuble en immeuble le long de l'avenue Édouard-Vaillant, elle m'accompagne jusqu'à l'arrêt d'autobus. Je lui propose de l'embrasser au moment où sa camarade Anne-Marie arrive ; elle accepte et elle me dit : "Une autre fois, vous viendrez voir comme les caves sont propices !"

« On peut dire que tout est langue, même le sang, et surtout les courbatures ! je dis à Anne-Marie, qui se plaint d'un lumbago. En réalité, ce ne sont que des indices. C'est pour cela que je suis mort de travail et d'horreur dans le sommeil. Je ne veux plus être le portrait du diable ; désormais j'adoucirai mes traits en dormant. Le problème, c'est que dès que je m'endors, je peux mesurer la zone que Marie m'a prise (*sa* pomme avait un goût de coton). Et je suis ainsi *le mélange d'un coton et d'une couture*, depuis le buste jusqu'au-dessus du bas-ventre. La Neige Noire m'est effroyable ! »